

11 Re
15 Centimes

N° 15. — Samedi 28 Février 1914

Le Bonnet Rouge



UN SCANDALE

Comment l'État français
== traite ses Savants ==



(Gravure sur bois de DESLIGNIÈRES.)

LES TABLETTES DU PASSÉ

LE BONNET ROUGE

La chanson ci-dessous date de 1872. Imprimée chez Tralin, rue du Croissant, interdite par l'état de siège d'alors, elle fut publiée dans l'album de la société La Marmite. Elle a pour auteur M. Gustave Rivet, actuellement sénateur de l'Isère et questeur du Sénat.

Allons ! reprends ta marche oblique,
Pauvre France, vire de bord !
Et du haut de ta République,
Tombe dans les bras de Chambord !
Prends garde, la couleur garance
Est très malsaine, nous dit-on !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
Pour mettre un bonnet de coton ! »

Nobles ! dansez la séguedille,
Car le prince du droit divin
Arbore sa blanche guenille.
Quatre-vingt-neuf n'est qu'un mot vain !
Le moyen âge recommence ;
Manants, gare aux coups de bâton,
« Quitte ton bonnet rouge, France
Pour mettre un bonnet de coton ! »

Saluez le règne des cuistres,
Des jésuites et des curés ;
Tous les cagots seront ministres
Et les capucins décorés ;
Le moine arrondira sa panse
Et pourra tripler son menton !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
Pour mettre un bonnet de coton ! »

A bientôt la triste hécatombe
Des droits et de la liberté,
Bientôt ils mettront dans la tombe
Tous les grands cœurs pleins de fierté.
En signe de réjouissance
Ils chantent sur leur mirliton :
« Quitte ton bonnet rouge, France,
Pour mettre un bonnet de coton ! »

Ils disent : « Que pas un n'échappe !
« Mort au sans-culotte maudit !
« Nous voulons rétablir le pape,
« Et fusiller Garibaldi.
« A nous maintenant la puissance !
« Gare à vous, Brutus, Caton !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
« Pour mettre un bonnet de coton ! »

« Républicain ? — Vite à Cayenne !
« Philosophe ? — A la question !
« Que nul de ceux-là ne revienne
« Troubler notre digestion,
« Ne tolérons plus l'insolence.
« Des gens qui parlent de raison !
« Quitte ton bonnet rouge, France !
« Pour mettre un bonnet de coton ! »

« Cette liberté de la presse
« Nous gêne ; nous la supprimons !
« On lira les livres de messe,
« On écouterà les sermons ! —
« Et le premier homme qui pense
« Nous l'enfermons à Charenton !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
« Pour mettre un bonnet de coton ! »

La France — il faut qu'on te le dise,
O peuple qu'ils voudraient lier,
Ne fera qu'une grande église
Dont le roi sera marguillier,
Devant tes vainqueurs en démence
Humble tu courberas le front !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
Pour mettre un bonnet de coton ! »

Peuple qui veux marcher à l'aise
Ils vont te coudre dans un sac.
Toi qui chantais la *Marseillaise*
Tu vas entonner *Salvum fac* !
C'était l'hymne de délivrance,
Hélas ! tu changerais de ton !
« Quitte ton bonnet rouge, France,
« Pour mettre un bonnet de coton ! »

Ne souffre plus qu'on t'assassine
O grand peuple — Empereur ou Roy
C'est toujours la même farine ; —
Ne t'y fais plus pincer ! Crois-moi !
Cette royauté sent le rance
N'es-tu pas las d'être mouton ?
« Garde ton bonnet rouge, France ;
Au feu le bonnet de coton ! »

GUSTAVE RIVET.

8, Bd DES ITALIENS
(ADRESSE PROVISOIRE)
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51
— ♦ —
Secrétaire général :
EUGÈNE MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
MIGUEL ALMEREYDA



ABONNEMENTS :
France et Colonies :
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50
Union Postale :
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50
— ♦ —
Administrateur :
PAUL RAOULT



Le professeur Becquerel ?

— Mille regrets, monsieur... Il doit faire une expérience délicate : il a dû se rendre au laboratoire de l'Ecole Polytechnique...

— Alors, M. X... premier assistant ?

— M. X... est à la recherche d'une batterie d'accus...

— Diable !... et M. Y... deuxième assistant ?

— Encore mille regrets, M. Y... étudie en ce moment les rayons ultra-violettes... Il a dû se constituer un laboratoire personnel...

Cette conservation à l'impromptu s'échange avec un modeste fonctionnaire du Muséum, rencontré, alors que je cherchais le professeur Becquerel et pensais bien le trouver à son laboratoire de physique...

Le laboratoire de physique du Muséum !

Saviez-vous que c'est là qu'une génération de savants illustres — les Becquerel — ont travaillé, lutté, souffert et fait triompher le génie français ?...

Du laboratoire de physique du Muséum sont sorties toutes les grandes découvertes modernes en électricité et la lecture des comptes rendus de l'Académie des Sciences en donne l'éloquente preuve.

Les premières expérimentations définitives sont dues à Antoine-César Becquerel. La fameuse pile de Daniel est l'invention d'Edmond Becquerel auquel on doit aussi un *Traité sur la lumière* qui reste le meilleur... C'est dans ce laboratoire qu'est née cette science nouvelle, qui révolutionne actuellement le monde : la radio-activité.

Henri Becquerel en étudiant certains produits minéraux, les sels d'uranium entre autres, découvrit leur propriété d'émettre de l'énergie.

Pendant qu'Henri Becquerel continuait ses recherches, les Curie, en France, et Ramsey, en Angleterre, étudiaient les conséquences immédiates de sa découverte et atteignaient à la renommée que l'on connaît...

C'est encore de là que sont sorties une foule de découvertes et d'inventions plus modestes mais précieuses : le savon minéral et la coloration des ciments en pleine masse, pour ne citer qu'eux...

J'étais donc heureux de l'occasion qui me permettait de visiter le célèbre laboratoire et je demandai à mon interlocuteur de m'en faire faire le tour...

— ... Le laboratoire ? me fit l'employé, mais... vous y êtes !

— Ah ! fis-je, regardant autour de moi... la cave sans doute ?

— Erreur, monsieur, c'est bien au contraire la pièce principale !

Une cave, vous dis-je, et seuls quelques vétustes débris permettaient de la situer dans un établissement scientifique : un vieux fourneau, quelques bouteilles en verre, une « pompe à vide » dans un coin...

— Mais ou ces messieurs font-ils leurs observations ? Avec une lumière aussi défaillante...

— Ces messieurs ne peuvent travailler ici... M. Becquerel est obligé de se rendre à l'Ecole Polytechnique où l'installation est suffisante... Récemment, il avait à faire des expériences très délicates, mais il fallait pour cela un peu d'hydrogène liquide... Il n'y en a pas un centimètre cube ici... M. Becquerel a demandé un peu d'argent pour en acheter ! Ah oui !... il a été bien reçu !... Il a été obligé de filer en Angleterre... en Angleterre, oui monsieur !... en Angleterre où le professeur Ramsey a été trop heureux de mettre à sa disposition son beau laboratoire... officiel !

Quant aux deux assistants de M. Becquerel, ils se débrouillent. Ils se sont agencés comme ils ont pu, à leur domicile particulier, des laboratoires personnels, modestes car ils ne sont pas fortunés et leur solde équivaut à peu près à celle d'un garçon de pharmacie.

— Vous m'intéressez prodigieusement !...

— A ce point là ?... Vous n'avez pas fini... Imaginez-vous — non, ce serait à rire, si ce n'était si triste ! — que quand ces messieurs ont besoin d'un tube de verre de telles dimensions, d'un petit outil ; quand une pièce d'appareil vient à manquer, ils sont obligés de les fabriquer eux-mêmes... Oui, monsieur, trois savants dont l'un est un des noms les plus connus du monde scientifique international, sont obligés de faire les verriers et les mécanos... parce qu'il leur manque 3 fr. 75 pour acheter la pièce toute faite ou faire venir un ouvrier...

Pendant que mon guide me donnait ces détails avec la pré-

cision que l'on voit et la véhémence que l'on soupçonne, nous avions continué notre visite :

— Minute, monsieur, me dit-il... Voici la pièce de résistance du laboratoire : l'appareil à air liquide... Eh bien, monsieur, cette machine a la même histoire que le Turc : il a fallu 7 ans de demandes, de démarches, de suppliques, de luttes dans l'ombre pour obtenir l'autorisation... et les fonds nécessaires à l'achat...

Nous arrivions à la porte d'une toute petite pièce ridiculement réduite, quelque chose comme un cabinet de toilette ou de débarras... Un bureau, une balance et une chaise ne laissaient plus guère la place de s'y mouvoir... C'est mesquin, pauvre, lamentable...

— Le cabinet du professeur Becquerel !...

— Vous voulez rire !

— Pas du tout... Voilà où le professeur devrait officiellement recevoir les physiciens de toutes les nations d'Europe qui ne manquent jamais de venir le visiter à leur passage à Paris...

Nous poursuivîmes la visite :

— Ceci, monsieur, est un musée d'appareils de physique... anciens.

— Pour l'ironie, sans doute ?...

— C'est à le croire... Je voudrais — je ne le puis mais croyez-moi sur parole — vous montrer avec quoi les professeurs font leurs expériences de radio-activité... Ce sont des TRACES de radium généreusement DONNÉES par M. Curie... Voilà comment est doté le laboratoire d'où est sortie toute cette branche nouvelle de la science !

Par une fenêtre, mon interlocuteur me montrait du doigt un immeuble proche, vieillot et tout triste sous son vêtement sale...

— Ceci, monsieur, est la maison de Cuvier... Elle est affectée au service du laboratoire Becquerel.

— ... Vous m'en direz tant... C'est là sans doute ?...

— Ne bougez pas, monsieur, la maison est vide !

— Mais, savez-vous que vous me dites là des choses intéressantes ?

— Mais non, monsieur, banales !... Ah, ces savants, ils ont tout dans le cerveau !... La plume en main, mais pas de poil au... Il y a des années que ça dure !... Tenez une petite histoire : il y a quelque temps les animaux du Jardin crevaient de faim, mais là, littéralement... ils s'en allaient d'inanition... Pas de crédits pour acheter des vivres... pas d'argent ! et dame, ça coûte... Rien à faire du côté du gouvernement... Du scandale ?... mais, monsieur, quel journal nous aiderait ?... Heureusement les *Amis du Muséum* sont venus à la rescousse... Ils ont fait une collecte parmi eux... Et alors, on a pu améliorer un peu l'ordinaire des « bestiaux » et par-dessus le marché faire quelques achats très urgents... Quelle aubaine, monsieur !... Le laboratoire Becquerel a bénéficié de quelques francs, il a pu acheter un électro-aimant !... Il n'en avait pas, alors que nombre d'écoles primaires en possèdent !

— Mais, en somme, quelle est la situation financière du service du professeur Becquerel ?

— 4000 francs de crédits annuels !... 4000 francs pour acheter les nouveaux appareils, les produits chimiques, dont quelques-uns sont d'un prix fou, le matériel accessoire, pour assurer les réparations, le chauffage des fourneaux, l'achat des livres, payer la correspondance, les frais d'expérience du professeur et de ses deux assistants, tout en un mot, fout...

J'étais heureux que le Hasard me conduisant au Muséum m'ait permis de lever ce coin du voile, bien qu'à entendre l'interlocuteur que le ciel m'envoyait, tout ceci ne soit rien...

Une enquête, sur le fonctionnement du Muséum et la sordide misère dans laquelle il se débat, donnerait, paraît-il, des résultats effarants...

C'est à la fin de ma visite que se produisit un incident tragique...

Je déclinai ma qualité...

— Comment ! fit mon guide... Vous n'êtes pas un ami personnel de M. Becquerel ?... vous êtes journaliste ?...

— Pour servir le Muséum, oui, monsieur...

— Je vous en supplie, ne répétez rien...

— N'avez-vous donc pas dit la vérité ?

— Si, monsieur, répondit mon guide d'un ton piqué... Mais si on se doute qui vous a renseigné... qu'est-ce que je vais prendre pour mon rhume !... M. Perrier, le Directeur est de l'Académie !... il parle beaucoup... il écrit des chroniques scientifiques dans le *Temps*... Il est couvert de décorations !... oui, monsieur !... Alors, vous comprenez, il a horreur des journalistes et de tout ce qui trouble sa quiétude officielle et dorée ! Mon Dieu !... mon Dieu !... si vous racontez ça dans les journaux, je suis foutu !...



Fête civique Ce pauvre clairon Rolland, qu'on vient, à quatre-vingt-quatorze ans, de trimbaler de réception en banquet, n'avait mérité ni ce supplice, ni ces honneurs.

C'est un pauvre diable, aux trois quarts idiot, totalement sourd, et qui ne parle que patois.

Il fallait le voir, au banquet du Palais des Fêtes, assis à la droite de Poincaré. Il ne desserrait pas les dents, ni pour manger, ni pour parler, et le Président ne s'amusait guère.

Quand, après avoir entendu de la musique lorraine, mangé des plats lorrains, sucé de la glace lorraine, et entendu un discours lorrain en réponse à la harangue auvergnate de Puech, on vit Poincaré se précipiter sur le malheureux clairon et l'embrasser à pleine bouche, les assistants furent effarés, et il fallut qu'ils reprennent leurs esprits avant d'acclamer !

Mais le clairon, lui, ne bougea pas, et son ahurissement était éloquent : visiblement, il ne comprenait pas ce que lui voulait le Président.

* * *

Pourquoi cette manifestation ?

Pour deux raisons : la première, c'est qu'il convenait de faire un peu de réclame, dans son arrondissement, à M. Puech, radical unifié pour la forme, mais ouvertement briandiste acharné.

La seconde, c'est qu'il fallait préparer le voyage prochain que fera le Président dans l'Aveyron, et que M. Pierre Vaysse, directeur du *Rouergue*, tenait absolument à souffler Poincaré à son concurrent, *l'Auvergnat de Paris*.

* * *

Poincaré fut d'ailleurs incontestablement acclamé par la foule auvergnate, sérieusement échauffée par des vins variés.

Après son départ, la salle prit des allures de fête foraine. Des dames qui n'avaient plus rien à faire voir, tant leur décolleté était discret, se faisaient conter toutes sortes de choses fort intéressantes par de pâles adolescents.

Ailleurs, on s'amusait à des exercices de force.

Le bon poète Marcel Legay, qui venait à la *Chanson du Peuple*, abritée dans une salle voisine, se perdit dans cette cohue.

Enfin, il retrouva son chemin et pénétra dans la salle trop petite où une foule, tassée, écoutait de véritables artistes. On cuisait, c'était intenable.

— Ouf ! dit pourtant Marcel Legay, on respire ici.

* * *

L'Intrigue Le jeune Maginot, en essayant l'autre jour de détacher les socialistes unifiés du bloc républicain, a donné toute la mesure de ses hautes capacités. Accepter un demi-portefeuille dans un ministère, afin d'être mieux à même de le trahir au profit d'une combinaison élaborée, dans l'ombre, par l'homme de l'Elysée, dans l'espoir de gagner un maroquin entier, c'est une félonie qui est à la portée des politiciens les plus falots.

M. Doumergue, l'autre vendredi, en tendant la main à son sous-secrétaire d'État, à sa descente de la tribune, n'a fait qu'affirmer crânement le principe de la solidarité ministérielle. Mais il n'empêche qu'une explication très vive suivit l'incartade de M. Maginot surveillé de près par le triumvirat. On a remarqué, en effet, qu'il y avait toujours présent à la séance l'un des trois chefs de la conspiration ourdie contre le cabinet pour arriver à le culbuter avant les élections. C'est M. Barthou qui apparaît le premier et se retire dès que se dessine la haute stature de M. Millerand, lequel quitte la salle, sitôt la venue de M. Briand. Ce chassé-croisé a été très remarqué, ces derniers jours.

C'est que le triumvirat est pressé, très pressé. L'Elysée ne veut absolument pas que le cabinet Doumergue-Caillaux préside aux élections générales, et toutes les armes sont bonnes pour se débarrasser de lui. On l'a « raté » à propos de la question de la loi de trois ans, brusquement remise sur le tapis par le fidèle client de Maxim's, mais on compte bien l'avoir sur la politique financière. On se chuchote déjà les noms des élus du futur ministère qui comprendrait, naturellement, les triumvirs encadrés de M. Delcassé, comme président du Conseil, et suivis de l'inénarrable Chéron, avec d'autres seigneurs de moindre notoriété. Dans tous les cas, il paraît bien que M. Maginot se soit enfermé, car on a les plus mauvaises nouvelles de sa réélection. Le député de Bar-le-Duc se verra sans doute enlever son siège par M. Ferrette, candidat nationalisant et ex-député du lieu. Et sans doute M. Maginot, qui est informé, a-t-il fait ce calcul qu'il lui fallait se montrer encore plus réactionnaire que son concurrent, d'où sa sonnerie en fanfare pour la loi de trois ans, que personne ne lui demandait...

* * *

Les plumes du paon M. Thalamas disait, un jour, en manière de plaisanterie, que les rapports rédigés (?) par les députés étaient faits dans les prisons. Laissons à son auteur la responsabilité de cette assertion.

Ce qui est certain, c'est qu'il se trouve des Q. M. qui se contentent de signer les rapports dont ils furent chargés par leur Commission, sans en avoir produit une seule ligne.

Tout le monde a admiré, comme il convient, la documentation et l'érudition du rapport de M. Bouffandeau, sur le budget du ministère de l'Intérieur. Rien n'y manque, et sa lecture présente un très grand intérêt. Seulement :

*Un paon muait : un geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda,
Puis parmi d'autres paons tout fier se pavana.*

Le rapport sur le budget de l'Intérieur, que la couverture attribuée à M. Bouffandeau, est dû à la plume de M. Mariani, fonctionnaire de l'administration de l'Assistance publique :

*Il est assez de geais à deux pieds comme lui
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui...*

Soyons justes. M. Bouffandeau a royalement rémunéré son... collaborateur — trois mille francs ! Mais nos sincères félicitations à M. Mariani, dont le travail est absolument remarquable.

Saverne! Une petite garnison. Au milieu de l'avenue, fiers, la moustache dressée, le sabre cliquetant, passent, en maîtres, la culotte bouffante, avec un air de défi, les Herr Kapitaine et les Herr Lieutenant.

Là-bas, dans la vieille caserne, les *wackes* sont entassés. Infirmeries bondées. Hôpital surchargé. L'épidémie poursuit son œuvre. De temps en temps une cloche résonne, un prêtre passe qui précède une petite caisse de bois qu'on porte, à pas lents, jusqu'à la gare. Encore un soldat qui revient au pays...

Heureusement, Herr Kommandant von Harbey est là. Il a découvert un moyen pour enrayer le mal. Un ordre bref. Le fifre stride. Tout le monde en bas ! Valides et grabataires sont rassemblés dans la cour. Il y a là des cous emmaillotés, des figures pâles de bronchiteux. On entend, par-ci, par-là, des toux rauques qui s'étranglent.

— Still ! Herr Kommandant von Harbey va parler !

Et, furibond, gesticulant, bondissant, une cravache à la main, Herr Kommandant von Harbey hurle :

« Donner Vetter ! Herr Gott Sacrament ! Ils ont mal à la gorche, les pougres ! Ils doussent ! C'est kolossal ! Goubez-leur les cheveux ! Gomblèdement ras, vous endendez ! Ras ! Ras ou la brison ! Bas un cendimètre ! A la dondeuse ! »

Voilà, patriotes, comment les soudards teutons traitent dans leurs casernes nos frères opprimés d'Alsace !

Liberté, Liberté chérie... On sait qu'il y a encore, à la Santé et à Clairvaux, de nombreux détenus politiques.

Ils seront candidats aux prochaines élections. Oh ! pas sérieusement ! Ou, du moins, cela dépend du Gouvernement. Si, comme le commande la probité politique, — on ouvre les portes des prisons pour permettre aux détenus de faire leur campagne, tout se passera sagement.

Mais si les portes restaient closes, les amis des prisonniers ne manqueraient pas de faire, contre les candidats ministériels, de tapageuses campagnes. Dans certaines circonscriptions, cela pourrait être dangereux.

L'habileté s'allie donc en l'occurrence à l'esprit de justice pour conseiller l'élargissement des prisonniers politiques.

La question de la Chimarra L'Albanie est à peine constituée que, semblable au petit loup qui vient de naître, elle montre déjà les crocs. Digne petite sœur de ses aînées les autres puissances, elle veut donner une fois de plus raison à cet axiome bismarckien, qu'elle a l'intention, paraît-il, d'ajouter à ses armes : *La Force prime le Droit*. Vouloir retirer à la Chimarra une indépendance que les Turcs, eux-mêmes, respectèrent durant cinq siècles, n'est-ce pas émettre une prétention brutale et injuste ?

Comme on le voit, les dents poussent vite à la jeune Albanie, et, pareille au héros cornélien, pour ses coups d'essai...

Elle veut des coups de maître.

**

Lorsqu'il y a cinq cents ans les Turcs conquièrent l'Europe Orientale, un contrat tacite s'établit entre les Chimarriotes et la nation conquérante : « Vous vous appellerez mes sujets, leur dit en substance cette dernière, mais vous serez libres et vous garderez vos armes. Mes sultans ne seront point vos souverains, mais vos suzerains ». En reconnaissance de cette suzeraineté, la Chimarra payait aux Turcs, annuellement, un tribut de 105 livres (2.145 frs). Elle ne connut aucune autorité turque, aucune sorte de législation turque.

Un Conseil des Anciens (Démogérontie) administrait les vingt-trois villages qui composaient ce petit état.

Cet état de choses, d'ailleurs, les Chimarriotes l'avaient exigé les armes à la main, et, chaque fois que cela fut nécessaire, ils n'hésitèrent pas à défendre chèrement leur indépendance.

**

Ali-Pacha, tyran des plus féroces, tenta non seulement de les subjuguier, mais encore de leur faire abjurer leur foi chrétienne. Ils luttèrent pendant sept ans ; hommes, femmes et enfants s'étaient armés. La lutte, toutefois, était inégale, dix villages furent islamisés de force. Mais à la mort d'Ali, les Chimarriotes retournèrent sur leurs montagnes et y reprirent possession de leurs droits et de leurs devoirs, comme devant.

L'Albanie veut renouveler le geste d'Ali. Elle va trouver le courageux petit état, une fois de plus en armes pour défendre son

droit de liberté. Les femmes ont formé la Légion sacrée et se sont armées. Les enfants, eux-mêmes, portent le costume national de « Fustanelle » en guise de protestation contre les projets philalbanais des Grandes Puissances.

**

La situation de la Chimarra dans l'Épire et sur les monts Acrocérauniens, proclame en outre son caractère nettement hellénique. Lors de la guerre des Balkans, le 5 novembre 1912, les Chimarriotes arborèrent le drapeau national hellénique et se mirent sous la protection de la Grèce. Celle-ci respecta, à son tour, leur indépendance, et le petit pays ne fut pas occupé.

Si, pendant les cinq mois où l'armée grecque s'est trouvée à Janina, les Chimarriotes se sont révoltés et battus contre leur nation suzeraine, la Turquie, ce n'était point pour tomber dans les griffes de l'Albanie.

Qu'à besoin d'ailleurs le prince de Wied de ce lopin de terre ? Qu'il laisse donc ces pauvres gens, épris de liberté et d'indépendance, à leurs montagnes !

Saverne (suite) Une malencontreuse disposition typographique nous a empêché de publier la fin de l'écho publié plus haut sous le titre *Saverne* ! Nous nous excusons vivement auprès de nos confrères de la presse nationaliste qui eussent été tentés de reproduire notre information sur les mesures vexatoires infligées aux soldats du 99^e Régiment d'Infanterie.

Est-il besoin d'ajouter que nous sommes de tout cœur avec eux pour protester contre de pareils faits ?

Nous avons même la certitude que leur colère sera plus violente et leur indignation plus énergique quand ils apprendront que cette petite ville n'est pas une cité d'Alsace, mais une ville de notre beau pays de France ; que ces soldats ne sont pas des recrues lorraines enrôlées au service de l'Allemagne, mais de braves pioupioups qui servent notre patrie, et que Herr Kommandant von Harbey n'est pas un grossier soudard teuton comme le colonel von Reutter, mais un honnête officier français comme le général Mercier, qui commande provisoirement — il est permis de l'espérer ! — le 99^e Régiment d'Infanterie, en garnison à Vienne (Isère)...

Vous protesterez, n'est-ce pas, nationalistes ?

M. Mesureur Nul n'ignore que la Maternité de Paris est insuffisante pour recevoir une clientèle chaque jour de plus en plus nombreuse, clientèle qui est répartie entre diverses sages-femmes de quartiers. Ces dernières reçoivent du reste une somme de 70 francs pour chaque pensionnaire.

Mais M. Mesureur sait-il que ces dames pour se faire envoyer le plus grand nombre possible de clientes font une véritable ristourne aux fonctionnaires chargés de ce service et que ceux-ci augmentent ainsi dans de notables proportions leurs appointements ?

Que M. Mesureur se livre à une enquête un peu sérieuse et il en apprendra de belles...

Nous l'y aiderons...

LES PETITS SINGES BLANCS

« Les camelots du roy recommandent à faire parler d'eux. »
(LES JOURNAUX.)



— Il faut donc qu'on te mette toujours le nez dans ton ordure !...

(Dessin de AUGLAY.)

Les Pauvres Gens Le Petit Palais est un musée des plus favorisés. Non seulement il a l'insigne honneur de posséder comme conservateur M. Lapauze aux parapluies sensationnels, et Mme Daniel Lesueur, la très connue, mais un personnel de choix gravite autour de ces étoiles.

Trois attachés au moins sont des plus huppés : l'un est la propre fille du conservateur, Mlle Daria Lapauze (on s'entraide dans la famille); un autre, M. Fauchier-Magnan, possède dans les 200.000 francs de rente et réserve pour l'achat de ses cigares les 3600 francs de son traitement annuel; enfin on connaît comme ressources à M. Hénard (cet homme est si discret) une maison qui lui rapporte annuellement la petite bagatelle de 25.000 francs.

Or, le bruit court avec persistance que l'on va organiser au Palais des Beaux-Arts une exposition rétrospective de Géricault, Delacroix et des romantiques. Ce serait, paraît-il, pour 1915.

C'est pour cette raison sans doute que le conservateur de la maison réclame d'ores et déjà une ouverture de crédit de 5000 ou 6000 francs au minimum — premier appel à la bourse des contribuables — afin de pouvoir envoyer aux quatre coins de la France, avec une indemnité de 25 francs par jour en plus de leur traitement et le voyage en première classe payé, les pauvres attachés de M. Lapauze.

Il y a déjà une impudeur notoire, pour des gens que ni leurs œuvres, ni leurs travaux ne désignaient pour cela, à remplir, étant millionnaires, des emplois rétribués et à priver de ces places des artistes ou des écrivains pauvres et méritants qui ne demanderaient pas mieux que de trouver là le pain quotidien que leur plume ou leur pinceau ne leur donne pas; mais n'est-ce pas dépasser toute mesure, quand on possède la fortune dont disposent les messieurs cités plus haut, que de se faire offrir des voyages aux frais de la princesse et gratter sur un malheureux budget qui a déjà bien des maux de garder un équilibre instable?

Nous aurons sans doute occasion de revenir là-dessus.

LA FRANCE
Grand Journal Quotidien
Fondé en 1862
PARIS

L'invitation à la vaise

Paris, le 9 Février 1914.

Monsieur,

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me faire savoir quels sont les jours et les heures au cours desquels on peut vous parler.

Il s'agit d'une fourniture de meubles, pour l'un des bureaux de notre nouvel immeuble, que nous installons en totalité, 98, rue de Richelieu, près des boulevards.

Cette fourniture qui, a priori, vous coûtera environ douze cents francs, vous sera payée par une publicité essentiellement spéciale.

Journal du Monde politique et de la haute Banque nous ne voyons là qu'un échange de bons procédés ne pouvant que nous placer sur un terrain où il est agréable de trouver les éléments d'une amitié qui PEUT ÊTRE PRÉCIEUSE.

A vous lire par retour, veuillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

D. ROSTAING.

Secrétaire de la Direction et Ingénieur-Conseil
du Journal « La France » 172, rue Legendre, Paris.

Le moins qu'on puisse dire de la prose de M. le secrétaire de la direction, c'est qu'elle manque d'élégance...

En morticolie Les autorités compétentes ayant fini par s'émouvoir de l'actuel débordement de morphinomanie, cocaïnomanie, éthéromanie, etc. ont demandé à l'Académie de Médecine son avis motivé sur une réglementation plus étroite de la vente des substances vénéneuses.

Nos morticoles ont, comme on dit, saisi la balle au bond. Une belle occasion de vider le boursicot des malades! Donc, les pontifes de la rue Bonaparte ont émis l'avis que, dès l'instant que se trouvera formulée sur une ordonnance la dose la plus infinitésimale d'un toxique — inscrit sur un tableau *ad hoc* qui comprend tous les poisons — il soit fait expresse défense aux pharmaciens de délivrer une seconde fois le remède, sans une prescription nouvelle du médecin.

Or, les préparations médicales les plus usuelles, telles, par exemple, que les potions, les gargarismes, les loochs, sont prescrites pour une durée de vingt-quatre heures! Comme il n'y a guère de potion sans sirop diacode, thébaïque, de morphine, de codéine, ou avec de l'eau de laurier-cerise, guère de gargarisme sans pavot, pas de looch sans amandes amères, et comme l'opium et l'acide prussique seront tout naturellement inscrits sur le nouveau tableau des substances vénéneuses, il s'ensuit que le malade sera obligé de verser chaque fois, à monsieur le docteur, le prix d'une visite ou d'une consultation, pour obtenir de celui-ci le *reiteratur* — comme on dit dans l'argot médico-pharmaceutique — de tous

les médicaments facilement altérables qui ne sont ordonnés que pour une journée et une nuit.

Le public se révoltera, et avec raison. Et comme le décret sera inapplicable dans la pratique, il s'ensuivra un régime de tolérance qui constituera, comme toujours, la pire des iniquités, et restera la porte ouverte à tous les arbitraires.

Nous voulons espérer que la Chambre des députés, qui est saisie d'un rapport du citoyen Mille sur une proposition de loi concernant la vente des poisons, ne se laissera guider que par le seul intérêt des malades, qu'il s'agit de soustraire aux entreprises intéressées de MM. les médecins.



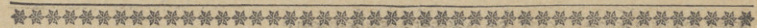
M. Bonnat digère mal la plaisanterie Vous connaissez l'amusante parodie de Mirbeau, dans « *A la manière de...* », de Reboux et Muller: un exploitateur ingénieux explique comment il utilise les cheveux, les dents, etc...

et jusqu'à la peau des pauvres pour en faire des objets d'utilité première. Et quand son interlocuteur exaspéré lui demande: « Et la m... qu'est-ce que vous en faites?... » il réplique froidement: « J'ai un acheteur qui me prend tout, pour ses fonds de tableaux ». — Qui donc?... — M. Bonnat... »

Le portraitiste officiel en a gardé (si l'on peut dire, en pareille... matière)... une dent à MM. Reboux et Muller. Et quand il fut question, M. Reboux étant déjà décoré, de décorer M. Muller, M. Bonnat mit son veto le plus absolu. On insista... « Jamais! » fit le peintre courroucé; et il donna ses motifs...

On essaya de lui faire comprendre que ce n'était là qu'une innocente plaisanterie... Peine perdue... « Jamais! » fit M. Bonnat...

Et voilà pourquoi, malgré son talent, malgré des amis influents, M. Muller n'a pas eu la croix...



LA VACCINATION ANTI-TYPHIQUE

Nous avons reçu de M. Mesureur la lettre suivante:

Monsieur le Rédacteur en chef;

Vous ne vous étonnez pas que je ne puisse laisser passer sans protestation votre spirituel écho du 14 février 1914 sur la vaccination anti-typhique chez les infirmiers et infirmières.

Vos renseignements sont puisés à une source très douteuse, car le cas d'une infirmière vaccinée, et par la suite atteinte d'une fièvre typhoïde violente, a eu un caractère tout à fait opposé à l'interprétation que vous en donnez. Cette infirmière a été malade exactement pendant 7 jours — ce qui n'implique pas une fièvre typhoïde extrêmement violente — et la maladie a été si bénigne que l'on n'a pu déterminer s'il s'agissait réellement d'une fièvre typhoïde.

En admettant que ce soit bien la fièvre typhoïde, le fait qu'elle a été réduite à une indisposition légère et extrêmement courte, constitue au contraire une démonstration en faveur de la vaccination anti-typhique.

Quant à déclarer que les infirmières vont servir de terrain d'expériences aux morticoles, et qu'on veut leur inoculer je ne sais quoi comme à des cobayes, je m'abstiendrai de répondre: le nombre des vaccinations anti-typhiques faites à l'heure actuelle, soit dans les armées anglaises, allemandes et françaises, soit dans la population civile, se chiffre à des centaines de mille et les résultats en sont définitivement acquis.

On ne comprendrait pas que vous apparteniez à ces esprits rétrogrades qui font campagne contre un procédé qui a fait ses preuves, et le discréditent auprès de notre personnel hospitalier, cependant si souvent exposé à la contagion de la fièvre typhoïde. Nous avons mis cent ans avant que l'esprit public accepte l'immortelle découverte de Jenner... n'aurions-nous fait aucun progrès depuis le siècle dernier?

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

Le Directeur
de l'Administration générale de l'Assistance publique
A. MESUREUR.

Nous n'avons pas qualité pour juger des résultats réels de la vaccination. Nous nous sommes bornés à attirer l'attention publique sur les conséquences d'une opération encore incertaine en signalant un cas qui ne peut être sérieusement démenti et dont M. Mesureur trouvera la confirmation dans le *Supplément de l'Hospitalier de l'A. P.* du 1^{er} février.

Nous avons voulu en outre porter à la connaissance du grand public les doléances du personnel qui refuse de se laisser imposer une vaccination dont les effets ne sont pas encore absolument concluants. L'administration de l'A. P. refuse par principe de discuter avec le Syndicat. Nous pensons qu'elle a tort. Si notre indiscrétion a pour effet d'amener M. Mesureur à reconnaître l'existence du Syndicat et à discuter avec lui pour tout ce qui touche aux intérêts du personnel, le *Bonnet Rouge* considérera n'avoir pas perdu son temps.



ÉCRIVAINS...
VAINS ÉCRITS

Barabbas, le vilain homme⁽¹⁾

Un avocat s'est levé pour prouver l'innocence de Barabbas.

L'avocat s'appelle Lucien Descaves.

Il a écrit Barabbas, le vilain homme. Ce qu'est ce livre, ne le demandez pas aux critiques, dépeçant les pages comme des singes une noix.

Ouvrez-le et partez avec lui. Il ne vous mènera point à la pitié philanthropique, je vous en préviens, âmes sensibles. Son encre est souvent teintée de rouge, comme l'horizon empourpré par l'incendie d'une meule de blé. Barabbas n'a point fréquenté Jésus. Il a rencontré son effigie clouée aux carrefours, et il a ricané. L'autre prêchait sur la montagne, lui parle dans la vallée. Paroles brûlantes, elles n'ont point la saveur sucrée du miel chrétien ; elles tombent amères, lourdes, comme des balles.

Vieux Barabbas, le voilà donc réhabilité. Pour en perpétuer le souvenir, il est allé, son bâton à la main, là-haut sur la butte, toquer à une porte paisible. Il n'y frappa point en vain. Steinlen l'accueillit.

— Tu me reconnais, lui a dit Barabbas. A travers ton œuvre humaine, j'ai déjà passé. Mais cette fois, avant que ma carcasse ne soit disputée par les charognards, regarde-moi bien : je pose.

Les yeux profonds dans la belle figure sereine ont contemplé le vieux vagabond ; et Steinlen a pris le crayon. Au long du livre, suivez la belle aventure qu'il conte. Est-ce Rembrandt qui a signé ceci, est-ce Steinlen ? Par quel adjectif consacrer la si merveilleuse carrière d'un tel maître, qui ne s'arrête de produire, semble-t-il, que pour repartir plus jeune, plus puissant.

Mais Barabbas possède un troisième parrain. C'est l'éditeur Eugène Rey qui collabora non pas en commerçant, mais en artiste, à établir un si beau livre pour un prix dont la modicité ne peut être entièrement comprise que par ceux au courant du labeur qu'il représente. Barabbas n'est pas près de se reposer. Il courra encore longtemps le monde. Nous publions ci-dessous deux extraits.

LE SIGNALEMENT

Je suis celui de qui les femmes disent à leur mari, avec un sursaut d'épouvante : « vois donc... le vilain homme. »

Je suis celui de qui les mères disent à leurs enfants dissipés : « si tu n'es pas sage, le vilain homme t'emportera. »

Je suis celui de qui les clients des grands restaurants disent au gérant : « chassez donc ce vilain homme qui nous regarde » ; celui que les concierges désignent aux agents et qui s'amuse de l'effroi qu'il sème ; celui dont l'image réfléchie dans les boules de jardin dérange les siestes et consterne les jeux ; celui qui se console de ne point dîner en troublant le repas ou la digestion de ceux qui dînent...

Je suis le remords au fond de l'inquiétude ; quand on m'a considéré une fois on ne m'oublie plus. Je hante les nuits, je suis la lie des cauchemars, le mauvais hôte qui s'installe et ne s'en va pas, et mon ombre obstinée grandit aux flambeaux.

Dehors par tous les temps, l'hiver, je parcours les vieux quartiers paisibles qu'habite la petite bourgeoisie retirée et peureuse. Je vais jusqu'en banlieue où les rues sont désertes dès que le soir tombe... Tous les rez-de-chaussée me connaissent. J'attends que la douce lampe, incluse dans les suspensions à chaînes, descende lentement sur la nappe éblouie ; j'attends que la famille soit réunie autour de la table et que la soupière découverte pousse sa fumée tremblante vers l'abat-jour de porcelaine. Alors je colle mon visage aux vitres, et montre dans un rictus des dents blanches et tranchantes : les enfants effrayés se jettent dans les bras de leur mère ; les gestes vers la bouche se cassent en route ; les plats refroidissent et les sauces se figent. Mais lorsque le plus résolu des convives se lève pour m'interpeller, je suis déjà loin et l'écho de mes ricanements dans la nuit est la seule trace de mon passage.

Ou bien j'apparais à la fin des repas, quand les ventres sont pleins et les faces rouges. Si le vent souffle, c'est mon souffle qui fait grincer les serrures ; si le froid sévit, c'est ma grimace qui givre les carreaux ; pleut-il, ce sont mes larmes qui battent les fenêtres.

On ne me plaint pas, cependant ; je ne veux pas qu'on me plaigne. Il est trop facile de plaindre les pauvres, quand on a chaud et qu'on a bien dîné. Mieux vaut inspirer la terreur que la compassion ; la terreur réconforte davantage celui qui la répand. On voit tout de suite que je ne mendie pas, on le voit dans mes yeux étincelants et sur ma lèvre amère : leur expression est pire que l'outrage et met le désordre dans les âmes.

PAROLES DANS LA VALLÉE

Nos biens sont de ce monde... mais ce n'est pas nous qui en avons la jouissance.

o o o

Aide-toi, car le ciel ne t'aidera pas.

o o o

J'étais entré dans une église et, au moyen d'une petite baguette enduite de glu, je pêchais des sous dans un coffre suspendu et fermé à clef. Un prêtre survint, qui me fit arrêter.

« Mais c'est le tronc pour les pauvres, ai-je dit ; c'est donc, par conséquent, mon tronc... »

A quoi le curé répondit : « En êtes-vous sûr ? Êtes-vous sûr que ce tronc n'est pas là simplement pour votre tentation ? En tout cas, vous êtes coupable d'avoir anticipé la distribution que je me proposais de faire, à l'heure et dans les conditions que je jugerais convenables... Vous attendez depuis des siècles, vous pouvez bien attendre encore... Mais ces pauvres sont tous les mêmes : pressés de jouir ! »

o o o

Quel spectacle plus lamentable que celui des soldats faisant l'exercice ! Tant de mouvements pour la servitude, quand un seul suffirait pour l'affranchissement !

o o o

Le signe de la croix perpétue un malentendu. Quand je me touche le front, les épaules et le creux de l'estomac, cela veut dire que je meurs trois fois pour une : de raison méconnue, de lassitude et de faim.

o o o

Jamais, quand j'étais jeune, l'envie de posséder une femme ne m'a torturé comme à présent que je suis vieux le désir inassouvi d'embrasser un visage d'enfant.

Je fais peur... je suis sale... ma barbe pique... je n'ose pas.

J'ai l'aspect d'un satyre et le cœur d'un grand-père.

Un de ces jours, j'irai en prison pour ça.

o o o

Pour les hommes comme moi, toutes les femmes s'appellent Désirée. Si l'une s'était appelée Marie-Madeleine, j'aurais sans doute l'âme et les pieds plus propres.

o o o

Je n'ai fait somme toute que changer de prison.

Depuis Ponce Pilate, je suis enfermé entre quatre murs d'hommes.

Ah ! qui me délivrera du peuple qui m'a délivré !...

LUCIEN DESCAGES.

MAXIME DETHOMAS



ait curieux, rien n'est plus « Dethomas » que Maxime Dethomas lui-même, de sorte que l'on ne saurait dire si l'œuvre est semblable à l'homme ou si Maxime Dethomas n'a pas dessiné et choisi en personne son effigie. L'homme et l'œuvre sont construits en plans vigoureux : carrure et distinction les caractérisent. « Votre art a du poids », disait Degas.

D'un commerce assidu avec Toulouse-Lautrec et Forain, Dethomas a gardé le plus incorrigible scepticisme.

Aimable et méprisant, indifférent et fin, les hommes l'amuse, mais il n'a guère pour eux de sympathie. Aussi l'émotion est-elle étrangère à son art.

De ses petits yeux pétillants qui piquent un visage rond et rasé, sans étonnement, sans complaisance, il sourit à la bonne fortune. Elle est venue à lui, sans qu'il ait eu besoin de l'appeler ; elle lui sera fidèle sans qu'il cherche à la retenir. Rien de plus exquis que cette sécheresse, bon enfant et cet égoïsme ironique !

o o

Le dessin de Maxime Dethomas est toujours effort. On sent — et c'est le bénéfice de la difficulté qu'il éprouve à s'exprimer — ou à se satisfaire — on sent la volonté tendue. Point de lignes courbes, aériennes, mais insistantes, terrestres : rien qui fuie, mais de l'exactitude, un métier qui établit et qui limite ; dans l'ironie et la déformation, même dans l'élégance, le dédain de l'attrait facile, une noblesse, une tenue qui donnent à chacune de ses créatures une allure définitive et, pourrait-on dire, classique. Décorateur avant tout, ce n'est point le détail, l'expression qui l'intéressent mais l'ensemble, la structure : dans un paysage il voit les plans ; dans une robe les grands plis, l'arabesque ; dans un visage la charpente. Éliminant l'accessoire, à travers les individus, c'est le type qu'il reconstitue.

Interrogez les titres : l'Homme de loi, le Barman, l'Arpète, le Conférencier, la Cliente, les Témoins, l'Ouvreuse. Une sorte de catalogue est dressé des silhouettes humaines qu'il ramène à des exemples caractéristiques. Il les groupe en séries (Celles qui attendent, Spectatrices, Épaves, Instrumentistes), les traite comme des masses décoratives, définies par l'hérédité, l'habitude ou la passion. Ses modèles, volontiers il les choisit parmi les simples dont aucun artifice n'affaît la nature et que le métier, la condition ont marqués avec insistance. À contempler ces dessins aux vigoureux contours que rehaussent des teintes plates, fines et sobres, se dégage l'enseignement d'un goût impeccable, d'une distinction hautaine et d'un style par quoi, tout en étant des plus modernes, Maxime Dethomas se rattache au passé.

Nous avons, en mainte rencontre, insisté sur la tâche accomplie par M. Jacques Rouché au Théâtre des Arts. Nous nous sommes réjouis ici même de le voir appelé à la direction de notre première scène. Fidèle à son idéal, il vient de nommer M. Maxime Dethomas directeur plastique de l'Opéra. C'était justice. De tous les collaborateurs de M. Rouché — et combien judicieusement furent choisis MM. Dréza, Piot, Segonzac, Hémard, Delaw, etc., — lequel sut mieux que Dethomas unir dans un même effort auteur, musicien, décorateur metteur en scène et costumier, de façon à créer « l'harmonie des sons, des lumières, des paroles et des attitudes » ? (J. Rouché : L'Art théâtral).

Le temps va donc venir où, par crainte, nous n'aurons plus besoin de tenir les yeux clos en écoutant Lohengrin. O décors de la Tétralogie ! O descentes de lit de Siegfried ! Venusberg qu'un Gounod peintre semble avoir conçu ! Rappelons-nous au contraire la saison de musique française au Théâtre des Arts et la maîtrise avec laquelle traduisant dans l'espace, évoquant par le décor, par le costume et par la mise en scène ce que l'auteur exprimait par la phrase, Dethomas dessina les maquettes du Carnaval des Enfants, des Frères Karamazov, de Niou et de ces adorables Dominos qui seront quelque jour, espérons-le, repris à l'Opéra.

La logique et l'équilibre qui caractérisent cet art où le sens des proportions, la volonté de composer s'allient au goût le plus délicat, permettent d'assigner à Maxime Dethomas la première place parmi ceux qui renouvèlent, à la plus grande gloire des lettres, l'art de la décoration théâtrale.

C. R. M.



LE PETIT JEU (suite)

VÉDRINES : Le plus balourd que l'air.

o o o

CÉCILE SOREL : La poule aux yeux d'or.

o o o

LA CITOYENNE CAMBIER : La pie au grand air.

o o o

HÉLÈNE DUTRIEU : La tailleuse de Pierre.

o o o

LE CITOYEN DORMOY : Au revoir et Bercy !

o o o

SACHA GUITRY et CHARLOTTE LYSÈS : Le ménage adroit.



M.D.

(Etude de MAXIME DETHOMAS.)



Petit souvenir

Les sous de nickel, après lesquels nous soupçons depuis si longtemps vont enfin remplacer la sale et pesante monnaie de bronze. On a choisi un modèle simple, un peu trop simple peut-être, et dénué de fantaisie, mais qui aura au moins le mérite d'être clair et parfaitement lisible.

Quand on eut parmi les innombrables envois, fait un choix soigneux, il resta six modèles parmi lesquels restait à faire un choix définitif... Pour cela la Monnaie en frappa quelques exemplaires de nickel (portant d'ailleurs en lettres minuscules le mot *essai*).

M. Caillaux eut la gracieuseté d'envoyer à chacun de ses collègues un bel écrin contenant, en petit et grand format, les pièces de monnaie des différents types retenus. C'est un souvenir qui vaudra cher plus tard pour un numismate, s'il prend fantaisie à l'une de nos Excellences actuelles de la *laver* au cas où la Fortune l'y réduirait...

Et qui sait jamais ?...

Ceux qui sont en danger

M. Dariac qui craint bien de ne point réapparaître à la tête de son groupe mixte.

Alençon, dont il est le député, est une ville de Normands pas mal cléricaux et un brin monarchistes. S'ils l'ont élu il y a quatre ans c'est que réellement ce pauvre M. de Lévis-Mirepoix ne valait plus grand-chose et qu'il n'avait point encore désigné son remplaçant. Il n'en serait pas de même cette année, paraît-il, et les Alençonnais préféreraient un député *d'chez eux* à ce méridional agriculteur en exil qu'ils renverraient fort volontiers à ses petits poissons du ministère de l'Agriculture.

M. Dariac tremble donc... avec ces sacrés Normands on n'est jamais sûr. Il a bien pour lui la Préfecture et l'*Avenir de l'Orne*, et il a distribué force rubans, rouges, violets et verts, mais il y a aussi le *Petit Patriote* royaliste, l'*Indépendant* cléricale, le *Journal d'Alençon* commandité par M. Lévis-Mirepoix, son prédécesseur, et en dépit de l'activité de son secrétaire-afficheur municipal, auquel il a fait avoir les palmes (c'est d'ailleurs la seule rétribution de ce brave homme), M. Dariac a peur de laisser veuf M. Thomson.

Et pour un méridional aller, après un premier succès, endosser une veste en Normandie, avouez que ce n'est pas de chance !

La façon d'avoir la paix

Il y a quelque temps, on cherchait noise à Ernest Vaughan. Très alerte encore, on le sentait toujours combatif. Le premier prétexte aurait été bon pour lui retirer la direction des Quinze-Vingts.

Un ami dévoué se trouvant à un banquet à côté du secrétaire du ministre de l'Intérieur, lui tint ce langage :

— Vous voulez embêter Vaughan. Prenez garde, nous le défendrons.

— M'autorisez-vous à répéter ceci à Renoult ? demanda le secrétaire effaré.

— Comment donc ! répondit l'ami de Vaughan.

Mais celui-ci malicieusement avait trouvé un moyen bien plus simple d'obtenir la paix : c'était de rentrer dans le journalisme.

Depuis que Vaughan a repris sa plume, il n'est plus en butte aux tracasseries, aux menaces déguisées. On tremble de ce qu'il pourrait dire, car, si la peur ne se trouve pas toujours être le commencement de la sagesse, elle est fort souvent une sérieuse promesse de sécurité.

L'orthographe du Rapporteur des Beaux-Arts

Découpons les lignes suivantes dans le rapport Simyan :

Que dire cette année de l'Odéon que nous n'ayons pas encore dit ? La situation, dans ce théâtre, est toujours la même. La direction de M. Antoine est toujours glorieuse, mais elle n'est pas rémunératrice.

Nous avons exposé, l'an dernier, en détail, toutes les raisons qui empêchaient qu'elles le soient.

C'est le cas de remarquer : voilà un singulier pluriel ! Quant à ce présent du subjonctif, n'est-il pas trop... imparfait ?

La cacade de la Concorde

Grâce à M. Froment-Meurice, la place de la Concorde, la plus belle place du monde, a été déshonorée.

En face de la colonnade de Gabriel, des croupions d'architectes ont été déposer l'ordure de deux vomitoires du Métropolitain.

Nous avons aujourd'hui la note des frais de cette profanation.

Les deux horribles balustrades, soit disant Louis XV, qui entourent ces trous, reviennent à la bagatelle de trente-sept mille francs !

Comme il y a trente balustres, cela fait un peu plus de mille francs chacun.

C'est pour rien !

Acrobatie

Le citoyen Zévaès lâche Grenoble, mais il sera candidat dans la Vallée.

Candidat de quoi ?

Des briandistes, assurément.

Seulement, pour être élu, il ne faut pas trop faire figure de réactionnaire, et le citoyen Zévaès hésite à s'affirmer troisanniste.

C'est si facile ! Au Congrès de Grenoble, on a décidé de combattre les trois ans : il n'y a donc qu'à se référer à ce programme pour être à la fois candidat briandiste et deuxanniste.

Seulement, la difficulté, c'est que les trois ans sont encore, pour Briand, un dogme intangible, et qu'il va le répéter, dans quelques jours, tapageusement (la publicité des sifflets à roulette !) dans son discours-programme.

Et le citoyen Zévaès est très ennuyé.

Un noyé

Relevé sur les listes des délégués à la Commission administrative permanente du parti républicain socialiste (fraction Briand-Zévaès) le nom du citoyen Georges Boucheron.

Condolances !...

La crise du français

De temps en temps Philippe d'Orléans est taquiné du besoin de se prouver qu'il existe. Il envoie alors en France de petits billets, pieusement recueillis par l'*Action Française*, qui les qualifie généralement d'admirables, adressés tantôt à l'un tantôt à l'autre. Ces billets se terminent invariablement par « *Votre affectionné Philippe* ».

Philippe ne sait sans doute pas qu'en français *affectionné* signifie qui reçoit de l'affection et non pas qui en donne... A moins que le prince ne rende pas la monnaie !

Tout va bien

On n'est pas précisément d'accord dans le parti radical unifié. Les uns voudraient bien qu'en vue des élections prochaines, les candidats du parti ne croient pas devoir renier le programme de Pau. Les autres, au contraire, amateurs de combinaisons plutôt douteuses, voudraient bien garder liberté pleine et entière.

Lundi dernier, au Comité exécutif, on s'est chamaillé ferme au sujet d'une proposition de Marcel Brossé, rappelant la tactique essentielle du parti. Cela chauffa au point que M. Henri Michel, qui présidait, voulut rendre son tablier.

On finit par se mettre d'accord, tant bien que mal — jusqu'à la prochaine.

A part cela, — Ceccaldi l'affirme à qui veut l'entendre : tout va bien.

Une curiosité du concours agricole

On nous signale un cas curieux d'histoire naturelle : une poule et son poulet (encore en bas âge) se sont mis à couvrir le même œuf. Au bout de 21 jours d'incubation ordinaire, il en est sorti : une petite marchande d'allumettes !!!

La mère et l'enfant se porte bien, mais on craint que le nouvel éclos ne dure pas longtemps.

Il faut dire que cet œuf avait été fécondé par le célèbre coq Chantecler, déjà récompensé dans plusieurs de nos Concours agricoles et académiques.

Petite énigme

L'autre jour, à la conférence que firent, salle Villiers, nos amis Pergaud et Machard, on remarqua, non sans quelque surprise, l'arrivée, cinq minutes avant le lever du rideau, de tout un pensionnat de jeunes filles. Renseignements pris, on sut que la maîtresse de l'établissement avait vu sur les affiches l'annonce d'une conférence sur l'Enfance, et pigé l'occasion excellente de faire prendre à ces aimables jeunes personnes une leçon de puériculture. C'était, n'est-ce pas, de tout repos. Pergaud n'est pas pour rien lauréat de l'Académie Goncourt, et l'Académie Goncourt, ce doit être quelque chose dans le genre de l'Académie tout court. Constatons simplement que ces charmantes enfants parurent suivre avec le plus grand plaisir les deux conférenciers, applaudirent non sans finesse et rirent aux bons endroits.

Cependant, lorsque Mme Ronceray lut un passage des *Cent Gosses* où l'on parlait de roudoudous, qui sont petites boîtes en bois, remplies de sucre fondu, et que l'on suce, il advint que, sa langue ayant fourché, au lieu de « roudoudous » elle prononça « radadas ». Nous sera-t-il permis de nous demander pourquoi ce simple mot déchaîna parmi ces demoiselles une si fougueuse hilarité ? Juste ciel ! que de clins d'œil, de petits rires, de rougeurs, de coups de coude discrets ! Y aurait-il donc quelque chose là-dessous et un aimable lecteur nous apprendra-t-il ce que signifie « radada » dans la langue des pensionnats de jeunes filles ?

Littérature policière

— Il s'est tiré trois coups de revolver dans le cerveau de la tête, ce qui a déterminé une héménagerie.

— Le médecin que nous avons été chercher a constaté que le blessé avait des esquimaux sur tout le corps.

— Nous avons trouvé le squelette d'une tête, mais nous n'avons pu découvrir à qui elle appartenait.

— Le requérant a présenté sa carte de membre de la société des animaux.

— Il ne peut presque plus écrire : il a eu les jambes écrasées.

— J'ai remarqué encore une palissade qui n'existait pas.

— Il est venu se jeter sur le lion de Belfort lequel était en état complet d'ivresse.

(Rapports de Police. Bibliothèque de la Tour-Pointue)

Autre temps, autre mœurs

Pourquoi Forain cache-t-il avec tant de honte, d'avoir participé à la Commune ? Il n'y a pas de mal à cela, monsieur Forain ; au contraire ! Le seul regret que nous ayions, c'est que la foi vous ait abandonnée et que vous ayiez mis, depuis, votre crayon incisif au service de légendes réactionnaires.

Rappelez-vous donc, sans amertume, que vous fûtes, durant la période communarde « chef du bureau des cochers ». Vous l'avez même très bien nettoyé en trois jours ce bureau qui était plutôt sale et encombré. Vous aviez du zèle, de la générosité, de la jeunesse. N'en rougissez pas, monsieur Forain : cela vaut bien un mot rosse.

La porte à côté...

Si les visiteurs de l'Action Française se trompent et au lieu de monter chez M. Maurras entrent chez M. Camille le Senné, qui préside actuellement aux destinées de la Comédie Royale, les petits camelots, eux, ne se trompent pas.

Ou plutôt, si, ils se trompent, mais non sans intention, et, fort souvent, au lieu de grimper l'escalier royal, ils enfilent la porte à droite, bien plus attirante d'ailleurs par ses mille feux électriques, et ne s'étonnent point de rencontrer une joyeuse compagnie qui boit du thé et danse le tango.

Et les petits camelots ne se plaignent pas. Beaucoup remercient même le hasard qui a placé la porte de cet hospitalier établissement si près de celle de l'organe royaliste français. Pensez donc ! quelle

excuse pour les fils de famille : *J'étais à l'A. F.*, ils peuvent même se faire conduire jusqu'à la porte sans éveiller la moindre suspicion.

La chasse au siège

Le baron Amedée Reille n'est pas sûr de lui. Le baron hésite à se représenter cette année. Si un bon candidat radical se présente, il passera, au premier tour à une grosse majorité.

**

Contre Jaurès, il n'y aura vraisemblablement pas de candidat. La Lutte de classes pourra faire une manchette sensationnelle : « Le pacte honteux de Carmaux. — Jaurès, candidat des cléricaux et des radicaux ! » Car, il est évident que Jaurès a dû acheter le baron de Solanges !...

**

M. Gaston Cagniard, premier lieutenant d'Aristide, sera candidat contre Magniaudé. D'ailleurs, les « fédérés » tentent un gros effort dans l'Aisne. Contre Ringuier ils envoient l'ancien secrétaire de Poincaré, M. Londe, et contre Ceccaldi, la presse brian-diste marche à fond pour le libéral Villemant.

**

Aux Batignolles, le siège de M. Joseph Denais sera disputé par M. Despagnat, radical, M. Rieu, socialiste indépendant, et par le citoyen Jean Pagès qui représentera une fois encore, sans espoir, mais toujours avec la même vaillante fermeté le Parti Socialiste Unifié. M. Joseph Denais sera vraisemblablement battu par M. Despagnat.

**

Nous nous sommes trompés. L'honneur a crevé le sac d'écus. A Meaux, Paul Hyacinthe-Loyson a été désigné par le congrès radical par 39 voix contre 20 abstentions. L'argent, en la personne de M. Louis Dreyfus n'a recueilli que deux voix.

**

S'il se trouve quelque part une circonscription à vendre, il y a preneur en la personne de MM. Dreyfus, Mandel, Merzbach.



TYPES

LE PARESEUX

G. ne s'est jamais aperçu qu'il est un paresseux. « Je travaille comme un forçat, déclare-t-il. » Et G. travaille quelquefois, en effet, de façon acharnée ; seulement c'est toujours à la dernière minute, sous le coup de fouet de la nécessité. Quand cette nécessité ne l'astreint pas à la production, G. flâne, rêve, dépense en paroles plus de talent qu'il n'en faudrait pour relever plusieurs existences médiocres. A l'entendre parfois, on le prendrait pour un ambitieux, mais on s'aperçoit vite qu'il n'en est rien, et que faute d'avoir su discipliner son labeur, il s'en ira ayant éparpillé un peu partout sa verve. L'œuvre solide, puissante, il l'aura eue en lui, sans que le germe s'en épanouisse jamais, car G. est né irrémédiablement incapable de dompter sa paresse parce qu'il l'ignore en lui.

L'HOMME QUI SAIT COMPTER

On ébahirait bien M. en lui démontrant qu'il est avare. Il n'a point l'aspect rituel d'Harpagon. Gai, aimable, intelligent, son maintien n'évoque en rien le teint jaune, la face sèche, l'allure fuyante et inquiète du modèle classique. Seulement M. sait compter. C'est pourquoi ses actions partent de principes d'un algèbre rigoureux, savoir : un sou est un sou ; un sou + un sou = deux sous. De là s'écoule toute une stricte loi de vivre. On se laisserait aller au charme de ses qualités réelles, lorsque subitement un souffle froid vient glacer le charme. Qu'est-ce donc ? On a parlé d'argent.

F. C.

La plus formidable Mystification du Siècle

Comment on imagine un faux ministère. — Stupéfiantes révélations. — Doumergue n'est pas Doumergue. — Noulens n'est pas Noulens. — Seul Maginot est Maginot. — La police est sur son râtelier. — Tous les détails.

PALAIS-BOURBON (*De notre envoyé spécial*). — Il vient d'éclater la plus ahurissante aventure que l'on ait eu à enregistrer depuis longtemps dans la mare boueuse de la politique parlementaire, déjà si fertile en scandales de toutes natures et quelquefois contre nature.

On a découvert qu'une machiavélique intrigue avait réussi à imposer à la tête du gouvernement, sous le couvert protecteur de noms connus et respectés du parti républicain, des hommes de paille habilement grimés, affublés de tous les signes extérieurs susceptibles de déjouer la vigilance attentive des députés, huissiers et simples électeurs les plus prévenus et les mieux informés.....

Mais remontons aux sources mêmes de la substitution.

UN PEU D'HISTOIRE ANCIENNE

Lorque Barthou, l'échevelé patriote, l'ancien méliniste toujours prêt à éclater opportunément d'indignation pour la défense de nos traditions chauvines agonisantes — lorsque celui qu'on surnomme le Cartouche à la méliniste, eut mordu la poussière infectée de l'hémicycle, Poincaré le Magnanime, après quelques vellétés conservatrices rapidement étouffées, crut devoir ouvertement confier les destinées de la France au parti radical-socialiste vainqueur.

LE TRAQUENARD

Il fit donc demander M. Doumergue. Ce dernier pénétra, le sourire aux lèvres, dans ces salons de l'Élysée qu'il ne devait quitter que pour l'exil lointain, et le cabinet de travail de M. Poincaré referma sa porte traîtresse sur l'infortunée victime.

C'est ici que le mystère s'épaissit et les investigations d'une police volontairement hésitante n'ont pas encore démêlé l'écheveau terriblement embrouillé de cette histoire ténébreuse.

M. Doumergue disparut-il dès son entrée chez le Président de la République ou seulement au moment de franchir la grille de sortie ? Les précisions obtenues sur ce point délicat sont insuffisantes et les témoignages apeurés des larbins que l'on questionna n'apportent en la circonstance qu'une lumière diffuse et trouble autant que troublante cependant.

Voici, d'après l'enquête, la manière probable dont on peut reconstituer la scène :

M. Poincaré s'avança vers M. Doumergue la main tendue.

— Vous êtes un républicain loyal, dit-il.

Ce à quoi M. Doumergue dut répondre :

— Je suis républicain, loyalement.

— Alors, embrassons-nous.

Durant ce baiser de Judas, des hommes, coiffés de cagoules rouges où se dessinait un Z gigantesque firent irruption dans la pièce et se saisirent de M. Doumergue.

Lorsque le malheureux fut empaqueté, ficelé comme un saucisson de Lorraine, le chef des Z prononça quelques paroles inintelligibles.

— Vous savez où le conduire ? dit le Chef de l'État.

— La Seine, ricana Zigomar.

Raymond haussa les épaules.

— Imbécile ! A Zampigny. Va...

— Bien, maître. Z'à la vie, z'à la mort.

Cela paraît un invraisemblable roman-feuilleton, mais cependant quelques minutes plus tard, tandis qu'une automobile silencieuse roulait vers les rives de la Meuse, un Doumergue, parfaitement imité, sortait de l'Élysée et répondait aux journalistes clairvoyants que le ministère allait être constitué.

Une heure plus tard M. Noulens disparaissait dans les mêmes conditions. Seul, M. Caillaux, méfiant, put échapper à son sort en refusant l'invitation de la Présidence. M. Maginot fut également épargné grâce à sa haute taille et à la difficulté de lui trouver un sosie ; grâce aussi à la docilité qu'il mit à entrer dans les vues des conjurés. Il fut chargé d'inoculer à la Chambre le venin troisanniste qui désarmerait les indignations au jour de la découverte du pot aux roses.

OU LA SUPERCHERIE ÉCLATE

Les premiers soupçons furent conçus par M. Caillaux. En dépit de l'obstination que mettaient les faux ministres à rester le moins longtemps possible en sa compagnie, notre grand argentier n'avait pas été sans remarquer que M. Noulens, jadis élégant et soigné, portait un foulard blanc en guise de faux-col.

Le perpétuel sourire un peu inquiet de M. Doumergue lui donnait également à réfléchir, mais la vérité se fit jour, brutalement, irrésistiblement, à cette séance de la Chambre où M. Maginot emporté par son sujet lança cette claironnante apologie de la loi de trois ans.

Pendant toute retenue et toute prudence, le faux Doumergue osa déclarer :

— Si j'étais au Sénat j'applaudirais un tel discours.

Ce fut un éclair dans la nuit.

— Doumergue ne peut avoir dit cela, déclara-t-on.

— Ce serait un reniement et il n'y a pas d'exemple qu'un ministre ait renié ses convictions parlementaires.

— Certes, approuva M. Briand.

Aussitôt les masques sautèrent sous les mains impatientes et l'on s'aperçut du stratagème employé. Les pseudo MM. Noulens et Doumergue disparurent pour faire place à deux individus dont l'identité ne tardera pas à être établie, espérons-le.

M. Maginot sur lequel on essaya la même transformation résista à tous les efforts et demeura toujours ce qu'il avait été.

DÉVOILERA-T-ON LES COUPABLES ?

La tâche, ici, semble difficile, pour ne pas dire impossible à réaliser. Les responsables se défilent avec une adresse consommée. La police est impuissante en face des personnalités mises en cause, mais il ne faut pas qu'on espère s'en tirer sans éclaboussure. Le *Bonnet Rouge* n'hésite pas à stigmatiser tous les criminels, à quelque parti qu'ils appartiennent et ne faiblira pas à sa tâche cette fois encore.

ET LES VICTIMES ?

Il est à tout prix indispensable, au moins, de délivrer les infortunées victimes de ce lâche attentat.

Que des perquisitions soient opérées dans les divers endroits où elles peuvent être enfermées. Qu'on les rende à la vie publique, à leurs amis, à leurs disciples et si le vice n'est pas puni — comme il arrive trop souvent — que la vertu, du moins, soit honorée comme il convient dans un pays de justice.

ON NE TROUVE RIEN

En dernière heure on nous apprend que les recherches effectuées à Zampigny n'ont pas le moindre résultat. La sûreté abandonne cette piste pour une autre qui lui fut signalée dans les environs de Nantes.

Quoi qu'il en soit, il faut en finir. Le public est à bout de patience et commence à murmurer.

LE BISTOURI.



(Dessin de J. SOURIAU.)

Les Planches



— Le Théâtre des Champs-Élysées —

Le théâtre des Champs-Élysées où M. Astruc ensevelit ses espoirs artistiques, va renaître, tel le Phénix, de ses cendres.

La grande compagnie anglaise qui préside aux destinées du Covent Garden de Londres vient d'acquiescer le privilège de diriger ce théâtre durant une année.

Nous reverrons en avril avenue Montaigne, une grande saison d'opéra étranger.

Puis le théâtre sera transformé durant six mois en un vaste cinéma en attendant qu'il devienne le merveilleux garage d'autos que les habitants de ce quartier aristocratique souhaitent depuis longtemps.

Sic transit

— Lâchage un peu hâtif —

M. Gémier est un directeur de l'école d'Antoine : dévoué à l'art, par toquades plutôt que par conviction profonde, mais fantasque et prêt à se dégoûter en cinq minutes de ce qui l'enthousiasmait cinq minutes plus tôt...

C'est ainsi qu'ayant monté très soigneusement, après trois mois de répétition, la belle œuvre d'Émile Fabre : *Un grand bourgeois*, à son théâtre, il s'en détacha immédiatement dès que les recettes baissèrent. Et cela arriva malheureusement, il faut bien le dire, au bout de quelques représentations...

Au lieu de soutenir la pièce au moins de sa présence, M. Gémier l'abandonna à son sort et s'en alla faire un tour en Belgique. Dès que son nom fut remplacé sur l'affiche par celui d'une doublure, les recettes baissèrent naturellement tout à fait. Et M. Gémier n'eut plus alors aucun remords à en annoncer les dernières...

— Antoine à la Gaité —

La situation de l'Odéon est infiniment précaire pour l'instant.

Si M. Antoine n'avait la perspective prochaine de toucher la subvention de 150.000 francs qui va lui être allouée, le directeur de notre second théâtre français se verrait dans la cruelle nécessité de fermer ses portes.

M. Antoine a vaillamment combattu pour l'art dramatique et s'il en est réduit pour l'instant à ne pas savoir comment payer ses employés, il faut en accuser la situation topographique de l'Odéon plus que la gestion de son directeur.

Des amis très dévoués, des admirateurs de l'ancien directeur du Théâtre Antoine essayent pour l'instant de faire pression dans les milieux gouvernementaux pour que M. Antoine soit nommé directeur de la Gaité en remplacement du peu stable « Charbonnel », dont la chute paraît imminente.

M. Antoine directeur de la « Gaité » transformerait notre théâtre lyrique populaire en un théâtre de comédie, de drame et de féerie aux places bon marché.

Rien ne s'opposerait en somme à ce que ce projet fût réalisé... si toute fois la ville de Paris consentait à subventionner M. Antoine. Et ceci n'est pas encore prouvé...

— Gabriele Semper —

Il nous revient un curieux écho de la fameuse pièce aujourd'hui défunte du génial et malheureux poète D'Annunzio. On s'était étonné dans les milieux théâtraux que M. Hertz ait accepté de faire les frais des somptueux décors du *Chèvrefeuille*. La vente récente aux encans des meubles et-objets d'art de Mlle Henriette Rogers nous donne gravement à réfléchir quant à cette question.

La pauvre artiste avait eu confiance dans son rôle ; elle croyait jouer longtemps et à sa plus grande gloire le principal personnage du *Chèvrefeuille*.

Pour satisfaire cette ambition artistique, elle n'avait pas craint de sacrifier une grosse partie de sa fortune personnelle et avait assumé les frais des décors. Maintenant que le *Chèvrefeuille* est tombé bien avant le printemps, maintenant que Mlle Rogers est désillusionnée sur le talent dramatique du beau Gabriele, elle pleure ses meubles, ses objets d'art et se désespère... Gabriele complètement rasséréné cherche ailleurs une nouvelle interprète pour un drame futur et futuriste et il la trouvera.

;Son œuvre est un véritable miroir à oiselles...

— Abel chez Michel... —

Ce brave Abel Tarride va faire sa rentrée, avec un assez joli cachet, chez le père Michel Mortier. Il va rattraper un peu de la bonne galette qu'il a perdue avec sa saison de la Renaissance...

Car, trop confiant dans le génie de M. Kistemaekers, il avait dédaigné de prendre des commanditaires ; et c'est avec son propre argent qu'il monta l'*Occident*, espérant aussi en garder tout le profit... Hélas ! dès le premier soir les recettes de l'*Occident* n'arrivèrent pas (même à mille francs près) à boucler les frais... Ce brave M. Tarride s'entêta. Il recommença l'expérience avec le *Fils d'Amérique* qui lui fit perdre aussi à peu près mille francs par jour.

Si bien que le plaisir d'enlever le théâtre plusieurs mois à la direction Cora-Trébor qu'il haït, lui coûta à peu près une centaine de billets bleus...

O vous, candides actionnaires qui cherchez à mettre de l'argent dans les affaires théâtrales, allez trouver M. Tarride en octobre prochain : vous verrez que, cette fois, il ne refusera pas votre concours.

— Modesties directoriales —

M. Paul Franck et M. Léoni ne détestent, l'un ni l'autre, la publicité personnelle... Le premier fit porter récemment à une revue de l'Impérial le titre de *A la bonne Franckette* et le second vient de faire jouer au Doré une revue qui s'intitule *Vas-y Léoni !*

Tout de même quand Mayol faisait jouer chez lui *A la Mayolaise* il avait cette excuse que son nom est, à tort ou à raison, un peu plus notoire que celui de ces messieurs...

Si les autres directeurs s'y mettent, nous verrons bientôt à

l'Olympia la revue *N'fais donc pas l'Jacques... Charles!*; au théâtre Fémina *La revue en... bennière...* (beau prétexte à des défilés suggestifs); à la Renaissance *De bâbord à ... trébor...*; et au Français *Allons y carrément!*, naturellement...

◇ Bonne âme ◇

On a bon cœur au théâtre. Un soir, une collecte était organisée pour une œuvre.

L'illustre comique eut bien soin de ne pas être là au moment où les autres acteurs donnèrent de 5 à 20 francs.

Il se tint près des machinistes, et comme ceux-ci versaient cinq sous, il déclara :

— Eh bien ! alors, étant artiste, je mets le double.

Mais quand vint l'heure du cachet, l'impresario lui imposa la charité malgré lui, par une retenue de dix francs, devant tous ses camarades. Il lui fallut s'incliner. A-t-il plus regretté ses dix francs que ses dix sous, ses dix sous que ses dix francs ? Il n'est pas dans les habitudes de M. Galipaux de faire la charité des deux mains.

◇ Savoir vivre ! ◇

Pour se concilier les bonnes grâces de l'auteur et pour se faire attribuer un rôle plus en vue dans la revue qu'elle répétait, la jeune Lilian Greuze, dès la fin de la répétition, se proposait à « son auteur » pour le reconduire à son domicile dans sa voiture automobile. Il acceptait et, en cours de route, se permettait quelques menues privautés sur son interprète, qui s'étonnant de cette faveur soudaine, lui demanda certain jour :

— Enfin, monsieur, pourquoi, au théâtre, êtes-vous si froid avec moi, tandis que dès que vous êtes dans mon auto, vous vous montrez... aimable et empressé, non pas en paroles, mais en gestes ?

— Mais, mon petit, lui répondit l'auteur avec un sourire gracieusement ironique, c'est par politesse !

La blonde enfant s'en est trouvée si flattée qu'elle l'a répété le lendemain à toutes ses camarades.

◇ Bonbons acidulés ◇

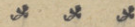
Ils étaient deux (est-il besoin de les désigner ?) qui voulaient dans l'affiche tenir la première place et le directeur était bien ennuyé car ces messieurs sont d'une susceptibilité que rien n'égale.

— Ce sera moi ou je ne jouerai pas, disait l'un, que nous appellerons Ixe.

— Mais que va dire Zède, pensait le directeur, lui qui est habitué à voir son nom flamboyer sur les colonnes d'affichage ? Il me les faut pourtant tous les deux. Adressons-nous au plus spirituel. Peut-être arriverons-nous à lui faire entendre raison.

— Mon petit Zède, vous savez que vous devez jouer cette pièce avec Ixe et qu'il tient absolument à être la vedette. Si je n'écoutais que moi, bien sûr, ce serait vous qui tiendriez cette place, mais nous avons besoin de lui et il est d'une telle vanité. Voyons, consentiriez-vous, pour une fois, à le laisser passer en tête ?

— Comment donc, mon cher directeur, mais bien certainement ! Mettez Ixe en vedette : *Honneur aux dames!*



Voici une autre anecdote que l'on pourrait coller sur le dos de bien des auteurs dramatiques d'aujourd'hui, mais qui semble néanmoins particulièrement s'appliquer à la pièce de M. de Rothschild que l'Odéon répète toujours à ce qu'il paraît.

L'auteur assistait à une répétition et cela ne marchait guère : les artistes connaissaient mal leur rôle, très mal même, et les répliques n'avaient qu'un rapport lointain avec le manuscrit du dramaturge.

Celui-ci, exaspéré, laissa voir son humeur et, s'adressant à l'un de ses interprètes :

— Mais, mon cher, voyons, vous marchez dans ma prose !

— Ça ne fait rien, cher maître, répondit sans se démonter l'interpellé, ça ne fait rien, ça porte bonheur.

◇ Le Courrier théâtral ◇

C'est un nouveau confrère hebdomadaire illustré qui paraît tous les samedis, très averti sur toutes choses et tous gens ayant, de près ou de loin, trait au théâtre.

Les nouvelles de Paris, de la province et de l'Etranger y abondent, exactes, joliment tournées. M. Paul Grégorio fait au *Courrier Théâtral* la critique dramatique ; M. G. Linor la critique musicale ; M. J. Delignières est chef de rubrique de Music-Halls.

LA CHANSON DU PEUPLE

Tous les Dimanches soir, au Palais des Fêtes, 199, rue Saint-Martin, (Métro : Etienne-Marcel). Dimanche 1^{er} Mars, à 8 h. 45 : Mévisto Aîné, M. et M^{me} G. Perducat, Marg. Greyval, du Théâtre Antoine, Broca, le ténor Géraldi, Anne de Bercy, etc... *Mentions Beus*, scène de la vie de Cabots, de Georges Courteline, avec Mévisto Aîné, dans sa création de l'illustre Rapetaux. ENTRÉE PUBLIQUE : 1 fr. ; PREMIÈRES : 1 fr. 50.



(Croquis de PICART LEDOUX.)

La Société Générale Française

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

CONSTITUE UN CAPITAL permettant d'assurer à tous un Patrimoine, une Dot, une Retraite | **REMBOURSE EN CAS DE DÉCÈS** comme Minimum probable l'équivalent des Cotisations versées
ASSURE une protection efficace à la Famille

L'Association en cas de décès de l'année 1912 a donné 456 fr. 16 pour 100 fr. contre-assurés ("Journal Officiel des 9 et 13 avril 1913")

L'ACTIF DE LA SOCIÉTÉ est déposé à la **BANQUE DE FRANCE**

Versements par mensualités à partir de **UN FRANC**

Demander tous renseignements au Siège de la Société : 27, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES BEAUX BIJOUX

LES BELLES PERLES

SONT ACHETÉS

TRÈS CHER et AU COMPTANT

par

MEYER

56, Boulevard Haussmann

(Près le Printemps)



- - Architectes, Entrepreneurs - -
Tapissiers, Sculpteurs, Décorateurs,
Graveurs, Ébénistes, Ouvriers d'art
sur bois et sur fer, vous avez intérêt
à consulter les ouvrages que met
en vente - - - - -

- **M. TRUCHARD, Libraire** -
- à Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise) -

Vous y trouverez d'excellentes
études sur les travaux se rattachant
à votre profession ! (Plans, Devis,
Croquis, Planches en couleurs).
- - - Facilités de paiement. - - -
Notice explicative sur demande.

LE CINÉMA DU PEUPLE

Après avoir édité un drame puissant, *les misères de l'aiguille*, vient de faire paraître une série de films : *l'Hiver!... Plaisirs de riches, Souffrances de pauvres!*

Ce sont les plaisirs du patinage. C'est Gérardmer et les beautés de l'Hiver, les belles dames bien habillées qui s'en donnent à cœur joie avec des oisifs. Comme contraste, voici le mur du Père-Lachaise... Des longues files de malheureux attendent depuis des heures, gelottants, une maigre soupe. Des gens hâves, décharnés...

La misère est là dans toute sa laideur. Une comparaison s'impose entre les heureux pour qui l'Hiver est un ravissement pour les joies qu'il donne, et la misère qui étreint les pauvres. Et cela vaut mieux qu'un discours pour flétrir le système social actuel.

Prochainement, le *Cinéma du Peuple* éditera deux nouvelles séries : *le Vieux docker* et *Biribi*.

La part de Sociétaire au *Cinéma du Peuple* est de 25 francs, libérable en cinq mois. Pour tous renseignements concernant l'œuvre : vente, location de films, etc., s'adresser au Secrétaire du Conseil, Yves Bidamant, au Siège social, 67, rue Pouchet, Paris.

E. MEZIDON
146, Rue de Rivoli, 146, PARIS
Manufacture d'appareils pour l'usage intime des 2 sexes
Envoi gratuit du Catalogue sous pli cacheté
EXPÉDITIONS SANS MARQUE EXTÉRIEURE

Téléph. 215.12
SOYONS PRUDENTS

SYPHILIS

Guérison assurée sans piqûres par les **GOUTTES ST-MARC**, au **TUYUYA**. VINGT ANS de succès, amélioration immédiate des accidents tertiaires : Périoste, Ataxie, Folie, Rhumatisme, Carie des os, Gomme, Ulcères, Plaques, Eczéma, Boutons, Chute des cheveux. Le flacon : 10 francs. Notice n°. Venir ou écrire. Grande Pharmacie hygiénique, 24, rue Etienne-Marcel, Paris.

SITUATION lucrative, indépendante à toute personne active, honorable.
S'adresser à la **Société générale française**, 27, boulevard des Italiens, Paris.

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 25 cent. EN PLUS. M^{me} L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

ARTICLES DE FÊTES

Coiffures :: Carnets de Bal
Insignes :: Brassards
Costumes :: Travestis

— COTILLONS —

DROUAULT

323, rue Saint-Martin

TÉLÉPHONE : ARCH. 24-92

Catalogue illustré sur demande

IMPERMÉABLE

Marq. dép. N° 149.361
le plus fin, solide, joli
Six beaux échantill.
envoyés à la
25, r. de la Duée
DEMANDEZ LE



Garanti pur para
de tous les préserv.
contre 1 fr. 25
Génération Conscientiste
Paris (XX^e)
CATAL. ILLUSTRÉ

Le Gérant : JEAN GOLDSKY.

Fontenay-aux-Roses. — Imp. L. BELLEMAND.

15 Centimes

N° 15. — Samedi 28 Février 1914

Le Bonnet Rouge

LA POULE AUX ŒUFS D'OR



On va procéder à quelques émissions
d'emprunts étrangers.

(LES JOURNAUX.)

— C'te garce-là c'est nous qui y foutons sa graine et c'est toujours chez le voisin qu'é va pondre son œuf...

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAUX.)